

Un jour de la vie.

DIMANCHE D'AOUT. — *Réalisation* : Luciano Emmer. - *Scénario* : Franco Brusati, Luciano Emmer, Guillo Macchi, Cesare Zavattini. - *Photographie* : Domenica Scala, Leonida Barboni, Ubaldo Marelli. - *Musique* : Roman Vlad. (Prod. : Colonna Film, 1950.)

L'école italienne, par sa dernière production, un nouveau metteur en scène, homologue la formule qu'avait proposée, sous une pluie sempiternelle, l'Anglais Robert Hamer : il n'est de réalisme que du dimanche; et l'étude peut suffire d'un personnage en ses distractions de week-end, pour atteindre certaine vérité que bien souvent n'approchent même pas les films « de semaine ».

Aux citadins, en effet, dont le comportement sur la plage n'est plus rythmé par les nécessités de la vie sociale, se peut restituer le plus précis naturel. La vérité sort de l'eau en bikini, et l'homme étendu sur le sable, ventre bedonnant, poil du torse découvert, évite facilement de paraître sophistiqué. L'abandon d'un jour de repos permet à l'observateur de saisir, avec justesse et verve, au hasard d'une promenade au-dessus des mollets bruns, les mille et un épisodes où se trahiront les états d'âme sincères d'un comptable ou d'une caissière. Longtemps, sans doute, Luciano

Emmer a parcouru la plage d'Ostie, la pauvre plissée de plus d'un clin d'œil.

Sans avarice, il veut au public procurer le même plaisir; le style du récit renouvelle à chaque plan le pacte de cette complicité. Abusé par l'ellipse, le spectateur a l'impression de comprendre beaucoup plus que n'expriment les seules images, et la certitude souvent illusoire d'avoir prévu tout ce qui arrive. (Rosette repousse vivement son fer chaud...) Subjective, docile, la caméra enregistre exactement ce que voit le gras Napolitain, étendu au bas de l'établissement de bains, ou le docteur, au restaurant, qui aperçoit par delà Vinzo Perrone et sa campagne, la souriante maman de Graziella. Mais chacun de ces plans, chacun de ces cadrages nous est aussitôt prétexte à moquer doucement le personnage dont Emmer offrait le point de vue. L'œil du réalisateur derrière la caméra, le nôtre devant l'écran papillotent en même temps; et l'on goûte un plaisir subtil à pénétrer ainsi l'intimité d'âme des protagonistes pour ironiser sans malice à leurs dépens.



« ...le fils d'un réclameur... »

Ces indiscretions du spectateur, que provoque l'exemplaire discrétion du réalisateur, livrent peu à peu le secret du film. Pour tous les Romains qu'a choisis S. Amidei, qu'Emmer a dirigés au hasard des cabines de plage, ce dimanche d'août importera longtemps, la vie quotidienne vue au travers du prisme dominical, prendra désormais une tout autre coloration. Au matin, chacun donne avis qu'il part s'amuser, peut-être s'évader, du moins réaliser, à la faveur d'une liberté très provisoire, les rêves patiemment caressés au soir des jours ouvrables. Pour raccorder aux entr'actes scolaires l'hebdomadaire récréation des grandes personnes, ils joueront le rôle de leur héros fictif favori. Mais l'équivoque se résorbe tout au long du jour. Au crépuscule, quand il faut rentrer à Rome, reprendre le labeur journalier, le gras Napolitain n'est plus courtier en bourse et sa voiture se révèle poussive, la tante acariâtre vante moins ses terres de Fallonica, Marcella avoue sa parenté avec un chauffeur de taxi, accepte, quémande les baisers du fils d'un rétameur. De brèves rencontres rapprochent les uns, de vieilles rancœurs que mûrit le soleil séparent les autres; à tous, les aventures de ces vingt-quatre heures donnent l'occasion très salutaire de découvrir leur vérité.

Ainsi, l'illusion dénoncée du romanes-

que, l'élégance funambulesque d'un mari-vaudage de dancing débouchent l'un et l'autre sur l'avenir solide d'un vrai bonheur. Pour certains, par un réalisme plus intime et profond la journée sera décisive : Lucienne et René ont piétiné l'amour qui seul de leurs sentiments s'impose comme authentique; le père de Christiana, au contraire, inscrit sur son agenda le numéro de téléphone par quoi se pourra composer l'indicatif d'une existence nouvelle. Nul ne rentre bredouille, pas même les enfants, seuls à ne pas s'amuser, et la nuit qui tombe sera blanche pour beaucoup, qui dresseront un bilan.

De René Clair, et c'est tout dire, l'œuvre devrait être citée, l'influence reconnue. Hors ces souvenirs, le critique éprouve la joie très désintéressée de se sentir inutile et désarmé. Contraint par l'auteur, dont c'est ici le critère de réussite, de renoncer pour deux heures à tout un bagage d'attention jalouse et de surveillance crispée, il souhaite avant tout galoper sur un chemin de plage, et jouer, sur un carré de sable, les crabes endormis. Une vérité qui s'impose jusqu'à devenir le rêve que poursuit mon voisin, dont je puis sourire mais pour me défendre, ce pourrait être le triomphe du réalisme.

JACQUES R. BALLAND.

Situations fausses sur un volcan.

STROMBOLI. — *Réalisation et scénario* : Roberto Rossellini. - *Photographie* : Otello Martelli. - *Musique* : Renzo Rossellini. (Prod. : R.K.O. 1950.)

VULCANO. — *Réalisation* : William Dieterle. - *Adaptation* : Mario Chiari. - *Photographie* : Arturo Gallea. - *Musique* : Enzo Mosetti. (Prod. : Artisti Associati 1950.)

Nous avons manqué de voir un grand film : celui qu'eussent réalisé ensemble Roberto Rossellini et Anna Magnani. Ils avaient un très beau sujet à leur disposition : l'acharnement de l'homme à vivre partout, même sur les flancs d'un volcan, sa volonté farouche de maîtriser les éléments, de les ignorer ou de les utiliser rendent nécessaire, dans les zones de combat contre la nature, une discipline sociale éprouvée

par les millénaires. La domestication de la femme, de sa personne et de ce qu'elle représente pour le mâle de désirs, de complaisance envers soi-même, est l'élément essentiel de cette discipline. Si l'épouse est le repos du guerrier, la maîtresse est son tombeau. Or, la maîtresse n'est pas l'épouse irrégulière, c'est simplement la femme qui a la vocation de plaire. Qu'Anna Magnani débarque un matin aux rivages du Stromboli,